

Marcel Miracle

L'artiste en guérisseur

Par Joëlle Kuntz

Regarder

Il dessine. Sa main droite court sur le papier. Sa main gauche tient son front. Il est tendu de l'intérieur, à l'écoute de l'histoire qui s'avance vers lui. Il étale ses sens comme un drap pour recueillir les morceaux des personnages en gestation. Il pressent quelque chose qu'il est forcé de raconter mais qui n'a pas encore de forme ou de nom. Il est le porte-crayon d'une scène en train de se tramer entre lui et le monde et qu'il va capturer sur une feuille rectangulaire au moyen des signes de son alphabet personnel.

Celui-ci comporte, entre autres :

un chien ou peut-être une hyène

un oiseau, beaucoup d'oiseaux, grands ou petits et de toutes les variétés possibles

un poisson ou plusieurs, peut-être à l'intérieur de l'oiseau

un œil

une main, avec ou sans œil dedans

une esquisse de femme, un sein, des yeux, un nez, un corps

une tour, plus ou moins haute ou large, quelquefois Babel, quelquefois HLM

un rideau de poussière

une trace de pas

une étoile

un losange

une pierre de lune

des crayons

un débris de bois en i grec

des lettres, arrangées en mots

un homme, lui, Miracle, en forme de point d'interrogation à l'envers, observateur observé de tout ce remue-ménage qui se dessine sous ses yeux. On le trouve souvent planqué dans le coin de sa chambre, assis entre les trois lignes à 120° qui font le triangle de son monde ouvert par une seule porte, parfois une fenêtre avec des barreaux, et dans certains cas un escabeau.

Si l'homme n'y est pas, il y a l'œil.

Les signes de cet alphabet sont posés sans préméditation sur la page, comme ils viennent. Ils bringuebalent, privés d'ordre, l'essentiel est qu'ils soient les plus nombreux à apporter leur message à la cérémonie poétique.

L'espace n'a pas l'air d'importer dans les dessins de Miracle mais, si l'on regarde bien, il est traversé de lignes qui sont des horizons de fuite autant que des murs de labyrinthe. Les oiseaux s'envolent mais la flèche n'est jamais loin. Les rêves sont permis mais « la

peur est à portée de la main ». On voit beaucoup d'enclos dans le détail des dessins, de personnages entourés de falaises, de fossés, les issues sont visibles mais chiches.

Il peut y avoir de la couleur ou pas. Ça dépend si le crayon jaune ou le rouge s'accordent à l'histoire qui s'introduit dans la chambre. Certaines histoires se révèlent en noir et blanc sur un bon papier bien épais. Il faut à d'autres un jeu de tons pour entretenir la tension. Il n'y a jamais de vert. On voit des histoires s'esquisser avec délicatesse, comme une excuse, sur du papier bible récupéré d'ouvrages anciens trouvés aux puces. Le papier est la moitié de l'histoire. Il n'est jamais vierge, à moins que sa virginité serve.

Souvent, Marcel Miracle écrit et dessine sur ce qui a déjà été écrit ou dessiné, comme si son alphabet, surimposé aux alphabets précédents, célébrait la grand-messe de tous les alphabets, de tous les temps et de tous les lieux.

Les pages d'un almanach commercial dépiauté concourent parfaitement à l'œuvre d'assemblage et de retournement. Autant qu'un recueil de lettres manuscrites numérotées sorties de chez un brocanteur : l'écriture fine et penchée d'un écrivain anonyme d'une époque non spécifiée est le support graphique d'un inventaire d'insectes tombés des rêves du poète. La lettre numéro 305 est ornée d'une « râpe à mouche », détritibus rêche qui « permet de réduire en poudre les mouches de l'été ». Les restes précaires d'une vie inconnue sont ainsi érigés, ennoblis, immortalisés en « poudre de l'été », comme si rien, jamais, ne disparaissait.

Registres de comptes quadrillés venus d'une poubelle, encyclopédies populaires sauvées de l'oubli, bandes dessinées pour garçons échappées des années cinquante, catalogue de Manufrance, autant de traces réactualisées par celles d'un artiste d'aujourd'hui, tout un passé rendu au présent par le geste amoureux d'un fabulateur ironique.

Marcel Miracle dessine son monde avec rien : les signes récurrents de son alphabet pour raconter ses histoires, les détritibus ramassés sur le bord des trottoirs pour coller aux fantaisies de son transformisme, les mots échappés de sa solitude déchaînée pour faire poème de chaque instant vécu.

Deux vieux bouts de lacets emmêlés font l'envol d'un albatros. Le rien est devenu quelque chose.

Rien, c'est toute une histoire : en 2015, lors de l'exposition sur Michel Leiris au centre Pompidou-Metz, Miracle présentait trois dessins illustrant les trois premiers poèmes de *Fissures*. Il faisait siennes les remarques de l'ethnologue sur la peinture de Miro : « Rien, et pourtant pas le vide. Plutôt que rien, un rien... Sans doute il ne s'en faut que d'un fil, mais un rien ce n'est pas rien. »

MM pousse devant lui son spectacle. Ce sont des dessins par centaines, appuyés sur des poèmes; des poèmes adossés à des dessins; des poèmes seuls qui font dessins; des séries dessinées avec personnages et intrigues, sans début et presque toujours sans fin; des objets collés sur des objets, avec ou sans légende; des écritures intimes jaillies de l'urgence, éclatantes ou sombres; des écritures jumelles ou complices d'autres écritures

nées avant elles, sous la signature de maîtres vénérés à plein temps, Perec, Cendrars, Sebald, Pessoa et toute la bande, on y reviendra.

Quand le spectacle s'arrête dans une salle d'exposition, on voit, au mur, les formes isolées d'un mouvement poétique qui se saisit de tous les moyens artistiques à disposition de Marcel Miracle pour faire advenir les désirs de son imagination.

S'étant permis un jour de déplacer le centre du cercle à la périphérie, il s'est débarrassé des limites de la raison logique. Le voilà libre d'escalader une semelle à dos de cheval ou de marcher la nuit parmi les dunes en compagnie des djinns vers les civilisations perdues qui nous ont appris le langage.

Il se trouve bien dans le paléolithique, entouré de pointes de flèches laissées par des hommes qu'il croit avoir été plus sages. Il attend de trouver leur Vénus, histoire d'ajouter de l'amour aux traces des chasseurs, « Vénus de pierre en attente de caresses et d'aubes aux draps blancs : givre dans la dune ». (1)

Les images qu'il offre à ses spectateurs ont à voir avec la diabolique simplicité des débuts : le ciel, le sable, le soleil, les étoiles, les oiseaux, la pluie, l'abri, moi homme, toi femme et ce qu'il a fallu se dire pour que ce ne soit pas désagréable d'être là. Une profusion d'images car ce qui doit être dit nécessite de multiples arrangements de signes, de formes et de couleurs pour faire émerger les bribes réticentes d'un sens.

Dans ses livres dessinés ou sur les cimaises, Marcel Miracle expose les moments fantasmés de sa chevauchée à travers les traces de cette longue histoire.

Dans son *Petit Manuel de minéralogie prophétique*, 62 dessins racontés, il est parmi les silex, ksars, pierres de foudre, restes énigmatiques enfouis dans les sables du Sahara : « une aile minérale, celle qui liait le sable, le sel et le ciel, arrachée au grand oiseau Rokh, annonçait les rites à venir, la peur, la soif et l'amour. » (2)

Dans le cahier *Soie/Sables : Livre des Miracles*, 200 pages de dessins et poèmes, il fait danser les poissons autour d'un nuage avant de se livrer : « L'évasion de soi-même, oui, de toi à toi il n'y aura plus rien que le retard d'être. » (3)

Au *Cinéma Ritz de Tamatave*, il rend vie à un « lieu expérimental, parking des choses, musée insignifiant, mise en avant des riens ». (4)

A Lisbonne, Il rencontre une quincaillière au visage brodé de cicatrices : « Suivez-moi, dit-elle, je connais toutes les nuits des serrures... » (*Au-delà Lisboa*, 6 dessins et 48 poèmes)

Dans ses *Visions de Thamuhl*, 110 dessins à la plume avec poèmes, le nombre 12 a disparu, enlèvement certainement dû à un certain Gustave Perhec, bien connu des services de renseignement littéraire.

Avec *L'Encyclopédie Grégoire Simpson*, 582 dessins, il est dans les basques de George Perec, au chapitre 52 de *La Vie mode d'emploi*, terrain d'inaction du célèbre sous-bibliothécaire-adjoint de la Bibliothèque de l'Opéra de Paris.

En 2019, il travaille sur sa série *ZOAR*, « Zone d'activité réduite », près de 4000 dessins (99 cahiers de 40 dessins et collages), à présenter sous la forme d'une bibliothèque universelle des déchets et gravats.

La poésie de Marcel Miracle, c'est quand un bracelet d'enfant en plastique bleu ciel trouvé par terre rencontre une perle noire en celluloid tombée d'un collier cassé. Des débris qui s'entendent bien.

Tous les cahiers sont paginés, avec une table des matières à la fin. Les dessins et collages isolés sont signés d'un double M majuscule suivi du chiffre de l'année. Les pages du cahier offert à son frère pour son cinquantième anniversaire sont tamponnées du sceau du Gondwana, le vaste continent terrestre fabulé qui s'est fracturé en cinq parties pour donner naissance au monde géographique d'aujourd'hui. Marcel Miracle est le créateur des timbres du Gondwana, séries précieuses distribuées aux philatélistes agréés.

Les déserts qu'on croit déserts, les bordures non regardées des villes, les chemins sans nom parce que sans intérêt officiel sont les observatoires de Miracle. De là, bien calé au point de rencontre de ses trois lignes à 120°, un horizon, un mur et une route, il voit ce que le temps et la vie ont secrètement conservé, insectes, brindilles, mégots, météorites, fragments de textes, lambeaux d'espoir, tessons d'art, etc. Stan, l'un des personnages de *Nuits d'émeute sur la piste*, témoigne de son état d'observant : « Son regard perceait le paysage, analysait chaque modification infime. Il tenait note de ses observations dans un carnet couvert d'une écriture rouge très fine, quasiment sans rature. Il ne datait rien et ne parlait jamais des autres. Seules ses visions le préoccupaient. »

Regarder faire

Marcel Miracle n'a pas d'atelier, pas de bureau ni chambre à lui sauf celle qui le devient dès le moment où il s'assoit devant la table avec, autour de lui, ses crayons, ses bics, ses papiers et le carton à chaussures de ses objets trouvés. Il est une personne légère, déplaçable, incrustée nulle part puisque son monde est partout où le bruit est silencieux, où il y a des touffes au pied des murs et des insectes à guetter. Il a un point de chute en Franche-Comté, à Lons-le-Saunier, lieu de naissance de Georges Perec selon sa biographie imaginaire, un autre dans une oasis tunisienne, Ksar Ghilane, mais il peut poser ses outils dans une chambre d'hôtel, chez des amis, dans les cafés ou sur les places, ils tiennent dans une sacoche. Il ne sait ni peindre ni sculpter. Il a mis au point une technique personnelle de dessin-graphisme qui est une écriture portable de lieu en lieu.

Indépendant des moyens de production de l'art du moment et débarrassé de leur contrainte matérielle, il est libre d'inventer ses propres contraintes : celle du papier de soie qui interdit la faute, celle du registre quadrillé qui impose sa structure, celle du cahier avec ses deux pages face à face et n'importe quelle autre contrainte pourvu qu'elle soit choisie.

Entouré de silence – silence obligatoire – MM se met dans un état de réception, le corps déconnecté des perceptions ordinaires pour se brancher sur l'invisible. Une histoire coule en lui. Une parmi d'autres parce que cent l'habitent. Il s'arrête à celle-ci, choisit le papier, sa texture, sa taille, sa couleur de fond. Papier kraft ou papier de soie ? Neuf ou usagé ? Image négative ou positive ? Il inventorie les éléments à déposer dans l'espace de la feuille. Il les pose. Un casse-tête. Il fait un brouillon. Il regarde, soupèse. Essaie autrement. La composition n'a pas à répondre à un projet précis. Elle résulte d'un geste

heureux qui tient autant du hasard que de l'arrangement raisonné des formes. C'est du bricolage avec les moyens du bord. Le bricolage de la pensée sauvage, aurait dit Claude Lévi-Strauss regardant Marcel Miracle enrichir le stock des combinaisons possibles.

Les couleurs ? Le jaune, le rouge, le bleu. MM a toujours à portée de la main un bic bleu, « international cheap » comme il dit, c'est son préféré. Il aime aussi les jaunes de cadmium, surtout le dark cadmium de Faber-Castell. Pour le noir, c'est toujours au crayon, même si c'est plus long, jamais au pinceau. Un noir d'encre de Chine, qui pulse. Avec un Rotring, si possible. Le blanc a le devoir d'être ivoire, jamais blanc. Les verts et les bruns ne sont pas invités, ils gâchent le travail.

La main entre en action. Sûre d'elle. Il n'y a pas de rature. Pas de gommage. Tout se joue une fois pour toutes. La ligne claire du dessin suit son cours du début à la fin comme sous la conduite d'une partition. La part de hasard qui tient la main, MM l'appelle la « gravitation des événements », manière de se persuader qu'il n'est pas pour grand-chose dans le résultat.

Le dessin terminé – ou plutôt « arrêté » car qui peut savoir s'il est fini –, un autre attend d'être réalisé, et puis un autre encore et tous les dessins d'une œuvre contenue en attente d'être livrée. Marcel Miracle dessine et écrit chaque jour, sans effort, au service d'un monument artistique qui n'a d'autre but que la libération de toutes les associations poétiques encore prisonnières de la raison.

Le collage est sa récréation. Il plonge dans sa boîte à déchets, en sort un, cherche son complément, comme un jeu. Une gerbe de plastique bleu va être mariée avec un dessin de mousse découpé dans un guide anglais des mousses. Réunis par le geste malicieux d'un collecteur, les deux débris vont s'aimer et avoir beaucoup d'admirateurs.

Des centaines de boîtes et de cartables enfouissent au fur et à mesure les preuves de l'existence de Marcel Miracle comme passeur des mondes invisibles ou qu'on n'avait pas vus.

Écouter parler

A l'entendre, Miracle est le fabulateur nocturne de Borges, l'homme qui arrive de nulle part dans un village, s'installe sur la place au crépuscule, se met à deviser sur le monde et raconter des histoires. La tradition existe à Madagascar où il est né en 1957. Des errants passent, s'assoient dans un cercle de poussière, commencent à fabuler. « C'est mon univers, je suis une machine à histoires ».

Comment est-ce arrivé ?

Il vient d'une famille franc-comtoise modeste qui a fait un détour par la « colonie ». « Il n'y avait pas beaucoup de livres chez nous mais pour une raison que j'ignore, il y avait Kipling et London. Je les ai lus et relus. Surtout Kipling avec ses panthères, ses tigres, son Inde shivaïque, son monde magique. Il a bercé ma jeunesse. »

MM est un enfant heureux, dernier d'une fratrie de garçons dans le paysage généreux d'une France à nouveau bien-portante. C'est un solitaire. A 8 ans, il s'en va seul dans la campagne le jeudi regarder les oiseaux, les plantes ou ramasser des cailloux. « Le monde minéral était déjà important pour moi, je ne sais pas pourquoi. J'ai été le premier à découvrir un site paléolithique du moustérien avec des pierres taillées, près de Champlitte (Haute-Saône). » L'un de ses professeurs s'en est emparé sans gratitude pour une thèse.

Son adolescence coïncide avec l'apparition du livre de poche. Il lit Kerouac, découvre la route, l'Amérique. Il tombe aussi sur Breton et le surréalisme. « Une vraie rencontre car il théorisait le fabuleux, le merveilleux du monde. Il dépassait le rationnel. J'ai une énorme dette envers le surréalisme et la Beat Generation ». Il doit ses premiers dessins à la découverte de Max Ernst, « un choc ! Il est possible d'aller au-delà de la réalité ».

Ferait-il les Beaux-Arts, comme son copain Jean Racamier avec lequel il a partagé ces années d'initiation ? Non, le solitaire a peur de l'embrigadement. Il choisit la géologie. Hélas, la faculté ne fait pas dans la poésie. La science a des raideurs qui ne rendent pas grâce à la beauté des pierres. Il la quitte pour rester auprès de ses maîtres plus accueillants : Magritte, Toyen, Arshile Gorky, Tanguy et bien sûr Ernst.

Le plus grand parmi les grands dans son Panthéon est Victor Brauner, avec son bestiaire, sa cosmogonie, ses chimères, sa vision hermétique du monde : « un génie. Il connaissait la tradition alchimique, la magie. Il est un des rares artistes à avoir peint des toiles prophétiques. » Son *Œil énucléé*, en effet, a été peint en 1931, avant qu'il perde lui-même un œil, en 1938, au cours d'une rixe pendant une réunion des surréalistes. Avant cela, il avait fait un grand nombre d'autoportraits avec un œil manquant. Il a survécu à la guerre, il a commencé à être connu à l'âge de 60 ans, il est mort à 64 ans. « Avoir découvert tout cet univers des surréalistes à 14 ans a été un vrai cadeau pour moi. J'ai vécu le bonheur, j'ai commencé à voir, jouissant du monde à chaque instant. »

MM s'est réapproprié « les trois nuits » du poète arabe aveugle et incroyant du XI^e siècle, Al-Maari. La première nuit : « je ne vois pas ». Je suis rendu aveugle à la réalité par la limitation de mes sens. Un moustique et un pingouin ne voient pas la même chose. Et que sait-on du monde vu par une pierre ? Quoiqu'on puisse dire, nos sens nous condamnent à un certain aveuglement, il n'y a que l'art qui puisse éventuellement permettre d'aller au-delà, grâce à ses connections avec l'invisible.

La deuxième nuit : « il faut lutter pour survivre ». « J'ai 26 ans, je suis instituteur, je mène une vie misérable ».

La troisième nuit : « je suis incroyant ». Miracle exècre les catéchismes. Il est relié à l'invisible. Il a vu les djinns du désert, près de Ksar Ghilane, en Tunisie, une nuit où il s'est perdu, sans boussole, sans repère, sans eau, désespéré. « Ils sont venus vers moi, de longues formes blanches, tournant avec un bruit de vent. Je leur ai dit bon, vous êtes venus pour me prendre, et hop, ils ont disparu ». L'instant d'après, il entendait le moteur des quads venus à sa recherche avec un pisteur. Il était à 40 km de l'oasis. « Je ne pouvais pas avoir marché autant. D'ailleurs, à un moment donné, mes traces disparaissaient. Les

djinns m'avaient porté. Ils sont l'invisible, aperçus de temps en temps par les chameliers.»

L'invisible est son royaume. Il y a découvert sa femme, Maryse, il y a plus de trente ans, une inconnue aperçue de loin au seuil d'une maison et aussitôt choisie. « Je ne savais même pas si elle était libre ! C'est l'invisible. » L'invisible qui a armé et guidé sa main pour lancer une pierre sur un rat s'approchant d'un nid de phaétons remplis d'œufs, à Madagascar : « Il était à 50 mètres je n'avais aucun entraînement, mais je savais que je le tuerais. » L'invisible encore qui a remis en marche un camion en panne qu'une dizaine de Malgaches essayaient de pousser sans succès. « Je leur ai demandé de s'écarter. J'ai poussé le camion tout seul et il a démarré. » L'invisible est par nature « incroyable » et ce n'est pas MM qui va chercher des explications. Il se contente d'en rendre compte parce qu'il est au cœur de son travail d'artiste.

Miracle est propriétaire d'une pierre noire, trouvée lors d'une halte près de Tamanrasset. Il avait entendu un bruit, comme un tam-tam, derrière une dune. Une pierre ! Il l'avait saisie, elle avait cessé son bruit. C'était un bâton de chaman. Depuis, la pierre magique ne le quitte plus. Telle une télécommande branchée sur l'au-delà, elle a de nombreux pouvoirs dont celui d'assister l'artiste dans les moments difficiles. « J'ai travaillé cinq heures sur un collage. C'est comme un puzzle, il me manque une pièce, celle qui me permettra de finir. Et tout d'un coup, je touche un débris quelconque, je le retourne et c'est la pièce manquante. C'est stupéfiant. Je suis dans une telle attente, sous l'emprise d'un flux intellectuel bizarre qui me retourne les sens, et là, je me rends compte que ce n'est pas moi qui choisis l'objet, c'est l'objet qui me choisit. Une coïncidence entre le lieu et le désir, théorisée en son temps par André Breton et par Malcolm de Chazal : ce n'est pas moi qui vois la chose mais la chose qui me voit, qui est là en train de me regarder. »

« Vers 18 ans, j'ai pris un chemin solitaire et silencieux. J'avais décidé que je ne serais pas artiste, je m'en fichais, je resterais dans mon coin. J'ai développé une pensée graphique que je fais remonter au paléolithique, l'acmé de la civilisation, pas de richesses, pas de guerre. Les hommes de cette époque cherchent à survivre, ils chassent. Pour chasser, ils ont un cheminement qui va du visible à l'invisible : le visible, c'est la trace, l'invisible, c'est la proie. Ils ont donc une grande sensibilité aux traces visibles pour atteindre l'invisible. C'est le fondement de ma démarche artistique et de mon écriture. A partir des traces, des débris, je peux remonter à ce que je cherche. Le chasseur remonte à sa proie, moi à mon œuvre. »

Le désert est son meilleur laboratoire, les traces y sont innombrables, celles du passé et surtout celles du présent vivant que savent décoder les pisteurs. Depuis que Mohammed lui a fait une place sur son terrain dans l'oasis de Ksar Ghilane, le désert s'est mué pour lui en espace de lecture et d'écriture. « Le désert se lit comme une page d'écriture et il porte à son tour mon écriture. » Miracle bâtit son œuvre en voisin d'un Mohammed déchiffreur de signes, sous la surveillance des corbeaux qui coassent quand il dessine. Il arrive que l'un d'eux lui fasse don d'un caillou, en cadeau.

Qu'est-ce que l'œuvre ? « L'œuvre en général, je ne sais pas trop ce que c'est. Un rapport à l'autre ? Pendant 20 ans, j'ai dessiné sans que personne ne voie mon travail. Maintenant, pas plus du 1% n'a été montré. C'est peut-être regrettable mais moi, ce qui m'intéresse est de créer. J'ai du plaisir à voir que les gens apprécient mes dessins et mes collages, sans compter que je gagne un peu d'argent, mais le plus important pour moi est de continuer. Mon œuvre, je dirais que c'est ma démarche. Une exposition est un tout petit moment de ma vie, presque un débris ! »

Sa vie, d'ailleurs, est un collage. La faculté de géologie de Besançon quittée, il s'embauche chez Manpower puis s'enfuit au Canada où il vend des dessins pour un dollar et regarde les baleines au bord du Pacifique. Fauché, il descend vers la Californie, Malcolm Lowry en poche. Les États-Unis ne le gardent pas. On le retrouve à Vesoul, attaché de presse au centre Edwige Feuillère ; à Dijon, étudiant en œnologie n'étudiant pas ; à Paris, stagiaire chez Géoservice avant d'atterrir sur une plateforme de forage d'AGIP dans le désert libyen. L'espace, le désert à arpenter quand la plateforme ne fonctionne pas. La torture des rapports professionnels quand elle fonctionne, comme il le raconte dans son *Petit manuel de minéralogie prophétique* : « On lui imposait un rythme d'enfer, on lui laissait les bas-morceaux aux cuisines, on souillait sa couchette, on l'envoyait sur les chantiers les plus durs et les plus perdus. »

La rencontre de Maryse, sa femme, le ramène en France, dans un poste d'instituteur au sommet d'un Jura sombre et glacial. Il passe la frontière de son deuxième pays, la Suisse, où une école de Lausanne lui confie une classe primaire jamais plus heureuse que dans les futaies du voisinage à donner des noms aux coléoptères. La charge d'un enfant et les obligations d'un système scolaire rigide ne l'empêchent pas de dessiner pendant toutes les heures que cette vie lui laisse : le petit appartement déborde de valises et cartons où s'accumulent les pages de l'œuvre en train de se faire. Une œuvre impérieuse qui veut son temps et ses forces et qui les aura : il prend une retraite anticipée de l'enseignement suisse et ramène ses crayons en Franche-Comté où la journée et la nuit lui appartiennent.

« Quand je manque d'inspiration, je lis. » Les livres lui procurent des chocs visuels. Chez Cendrars par exemple : « les plus misérables, habillés de croûtes et de scrofules qui font la roue dans la poussière ». Chez Sebald : des mendiants encore « sous l'emprise de l'alcool qui discutent comme des empereurs » dans une gare, entre deux trains, en Autriche ; chez Perec: le porte-à-porte de Grégoire Simpson «proposant dans les étages des 'livres d'art' ou d'horribles encyclopédies préfacées par des sommités gâtifiantes». MM visualise les scènes et les réinterprète en dessins qui peuvent devenir des séries, comme *L'Encyclopédie de Grégoire Simpson*.

La littérature est son accompagnatrice depuis le début. Il a suivi les traces américaines de Malcolm Lowry, un poète très visuel, jusqu'au Mexique. Les grands auteurs de sa bibliothèque familiale comptent Stanislas Rodanski, parmi la bande des poètes surréalistes français, André Hardellet à la marge du mouvement, Fernando Pessoa, Mac Orlan, W.G. Sebald, Gary Snyder parallèlement à Kerouac, José Valente, Raymond

Abellio, Raymond Roussel, Michel Leiris et quelques dizaines d'autres. Cendrars et Perec sont les piliers autour desquels il bâtit ses châteaux.

La science-fiction fait partie de ses sources, justement parce qu'elle fictionne la réalité. Jacques Bergier, l'auteur du *Matin des Magiciens*, supposait l'existence d'extraterrestres. C'était assez pour entraîner Miracle dans les sentiers de l'invisible où le cerveau se laisse aller aux tableaux prophétiques et fantastiques. Monolithes mystérieux, australopithèques inattendus, vaisseaux spatiaux, ce monde hallucinant échappé de la banalité rationnelle du présent enchante l'artiste. Il lit Clifford Simak où est accueilli l'étranger venu d'Alpha du Centaure. Dans l'une de ses nouvelles, un robot s'échappe, fatigué d'être un esclave. Il va dans un parking à fusées, s'accroche à l'une d'elles et s'en va dans un autre monde. MM en fait un collage : un gamin attaché à un crayon, libérez les robots !

Une île, Madagascar, entretient avec MM une liaison. L'important n'est pas qu'il y soit né en 1957 mais qu'il y soit retourné quand l'homme et le poète qu'il était devenu savait ce qu'il cherchait. A Moramanga, son village de naissance, il a retrouvé les traces de la géomancie du désert, inventée quand les hommes dessinaient les constellations avec les doigts sur le sable. Amenée dans l'île par les commerçants arabes et perses à partir du IXe siècle, elle a pris la forme locale d'une divination par les graines (acacia et tamarin) appelée « sikidy ». Un grand maître du sikidy habitait à Moramanga. Il l'a initié, lui a donné un nom, Avane, arc-en ciel en malgache. En triturant les lettres, ça donnait Arcel Iracle. Les deux M de son ancienne signature devant chaque mot et **Marcel Miracle** était né.

Marcel : le prolétaire, le peuple, le désordre

Miracle : l'ordre invisible du cosmos.

Le natif de Moramanga récupérait dans son village un nom, une théorie et un pouvoir. Plus au sud, à Toléar, il allait acquérir pour lui-même un statut : artiste.

Il logeait chez le Suisse Herman Petignat, le fondateur de l'arboretum Antsokay connu comme haut lieu de la science botanique. Les deux hommes avaient beaucoup à se dire mais le Suisse dit le plus important : ton travail est bon, il faut continuer dans cette voie, persévérer, montrer. On est en 1994, Miracle a 37 ans, des milliers de dessins derrière lui. Ils plaisent à un scientifique de Porrentruy devenu malgache. C'est donc qu'ils sont vrais. Peu avant sa mort, en 2000, Petignat a demandé à être enterré avec des dessins de MM.

Une deuxième assurance artistique a fini de donner confiance au désormais « Marcel Miracle », celle de l'artiste ivoirien Bruly Bouabré (1923-2014). Dessinateur et poète, inventeur d'une écriture bété destinée à sauver la culture du peuple bété de l'oubli, Bouabré a eu sous les yeux des dessins de MM grâce à André Magnin, l'un des premiers collectionneurs d'art africain contemporain. Ébloui, il a demandé à en recevoir en échange des siens. Plus tard, il lui a envoyé une lettre d'encouragement. « J'étais aux anges, dit Miracle, nous avons les mêmes techniques, nous dessinons des petits riens, sur des petits formats, très simples. Le dernier dessin qu'il a fait de son vivant était pour moi. » Aimé par un grand de l'Afrique, MM pouvait décidément sortir de son coin.

André Magnin s'est occupé de le montrer dès le milieu des années 2000 dans des galeries amies en France et en Belgique, dont celle d'Agnès b., à Paris. Des livres ont été réalisés avec ses dessins et ses poèmes. Des collectionneurs sont venus. Marcel Miracle a accédé au public. A sa vie solitaire s'ajoutent maintenant ces moments terrifiants et bénis de la rencontre avec le regard des autres, ceux qui passent et ceux qui s'arrêtent. Que se passe-t-il dans la tête de ceux qui achètent ? Qu'est-ce que ça leur fait, Miracle ?

Se laisser prendre

Un manche de stylo en aluminium coiffé d'une plume blanche, collé sur un bout de carton assorti d'une légende : « Arbre » ! On sourit, comme pour un bon mot. Cet arbre-là est fait pour rendre heureux. La réalité banale explose en possibles non entrevus. On aime la magie, l'apparition de l'as de pique au-dessus d'un paquet de cartes trois fois mélangées. Le programme de Marcel Miracle est du même ordre, conjuratoire : sortir du monde accablant de tous les jours à bord d'une tresse-transistors pour accoster de l'autre côté de l'ennui en compagnie d'un géologue en pleurs, d'un charmeur de moineaux, d'une femme poussée par un dauphin ou d'une sardine esseulée. Comme artiste, MM partage ses trucs de survie avec qui veut bien le suivre. Transportant sa vie dans les contrées extérieures pour en rire et s'en consoler, il console et fait rire. Ses dessins sont les petits pansements miraculeux qu'il distribue après se les être essayés sur lui-même : garantis efficaces contre le mal de vivre. Marcel Miracle est un guérisseur. Il raconte souvent dans les textes d'accompagnement de ses dessins combien une existence sociale difficile depuis l'enfance l'a entraîné aux solutions de la solitude. De sa fuite, il a fait un mode d'emploi pour la fuite. De ses bienfaits, un évangile poétique. De l'individualité forcenée où l'ont mené ses dégoûts, il a construit une plateforme de célébration de ce qui lui importe. A son public par conséquent, les plaies de la solitude et de la vie en commun pèsent moins. Les miettes de la transformation de la vie de Miracle en bonheur parviennent jusqu'à lui. Il y trouve son propre bonheur.

De nombreux artistes ont ce talent d'associer leurs admirateurs aux délices de leurs trouvailles de survie. L'œuvre de MM est totalement vouée au salut de son auteur, à la production acharnée de son bonheur de compensation. Ce qui est à vendre, ce sont les bribes de la joie reconquise de l'artiste. L'enchantement qu'elles procurent est durable. Les facéties que MM se fait à lui-même pour amuser sa vie amusent la nôtre, chassent la mauvaise humeur. Se faisant du bien, Marcel Miracle fait du bien aux autres. Oui, un guérisseur.

Notes

- (1) Manuel de minéralogie prophétique.
- (2) Idem
- (3) Exposition Bodmer, Uniques, 2019
- (4) Exposition LIGNE treize, Carouge, Genève, novembre 2017